Souvenirs de famille - Extrait

[…] Nous sommes donc de nouveau partis, direction Alger cette fois. Mon frère était en pension dans un lycée, moi dans un foyer dénommé « Les amies de la jeune fille ». J'avais dix-huit ans, et je suivais des cours de chimie au lycée Ben Akhnoum. Mon père avait loué une maison dans Alger. Il ne venait que très rarement nous voir. Les week-ends, je récupérais mon frère au pensionnat et je l'emmenais avec moi dans cette villa. Nous invitions des amis. […] Nous disposions de beaucoup de liberté, le climat était agréable, nous visions notre vie de jeunes lycéens et nous étions insouciants.

Nous avons eu l'opportunité de rendre visite un jour à mon père à Hassi Messaoud. Avec un pilote, nous avons survolé en hélicoptère les torchères qui brulaient et les puits de pétrole. C'était impressionnant. Nous avons visité le chantier sur lequel il travaillait. C'était une base importante avec un restaurant, un bar, les habitations des pétroliers. Beaucoup de gens travaillaient sur place. Mon père habitait dans un bloc individuel où il y avait une chambre, une salle de bain. Il y avait la climatisation dans les espaces communs et dans les blocs également, ce qui était novateur à l'époque. Et ce qui impliquait de réaliser des forages pour trouver de l'eau sur place avant d'installer le reste des équipements. On accédait à la base par une piste d'atterrissage et une piste au sol pour les véhicules. Tout était parfaitement aménagé, il y avait de la verdure. Les puits étaient à proximité.

Je me souviens que les hommes étaient vêtus d'un bleu de travail, et qu'ils se rendaient dans les lieux de forage en *Land Rover* ce qui était inhabituel pour nous. Exploiter un forage était une activité fatigante, qui tournait vingt-quatre heures sur vingt-quatre et qui demandait une totale disponibilité de la part de mon père quand il était sur place. Le soir, il n'y avait rien à faire sur site… je crois qu'ils mangeaient bien et qu'ils buvaient aussi, pour passer le temps. Il arrivait que des spectacles soient organisés sur la base, pour de grandes occasions.

Le travail rythmait leur vie. Mon père, qui s'était formé sur le tas, encadrait des équipes. Devenu ingénieur, il avait la responsabilité de la base. Il était très respecté et pouvait être appelé jour et nuit quand il y avait un problème. Au bout de trois semaines sur place il avait deux semaines de repos pendant lesquelles il se rendait en général à Cannes, plus rarement à Alger. Il partait directement d'Hassi Messaoud d'où il se rendait à Marseille en avion.

Les vols étaient effectués par des *Breguet Deux-Ponts*[1], très bruyants, affrétés par *Air Algérie*. De Marseille, il prenait un train pour Cannes, où il était le seul à habiter de tous ses collègues. Il avait

[1] Le *Breguet Deux-Ponts* est un avion de transport de fret et de passager quadrimoteur à ailes médianes, qui a été exploité entre 1953 et 1972. Son nom lui vient du fait qu'il peut accueillir des passagers sur deux ponts courant sur toute la longueur de l'appareil et non un seul comme sur la majorité des avions de ce type. Il fut le

besoin de souffler, et n'évoquait jamais son travail quand il était avec nous. Que ce soit à Alger ou à Cannes, il arrivait avec un petit sac de voyage, rien de plus. Il avait ses affaires sur place, à la maison et là-bas. Sa vie professionnelle et sa vie personnelle étaient bien cloisonnées.

Mon grand-père était quant à lui à Hassi R'Mel[2], dans le même secteur pétrolifère qu'Hassi Messaoud. Les bases étaient proches l'une de l'autre, mais il n'a pas eu l'occasion de travailler avec mon père en Algérie. Chacun était dans une compagnie pétrolière distincte. Mon frère et moi ne sommes jamais allés sur le chantier de mon grand-père. Lui aussi rentrait voir ma grand-mère deux semaines toutes les trois semaines.

Ma vie a été rythmé par cette alternance entre des temps de présence au sein de la famille et des temps d'absence. Ma grand-mère, ma mère, mon frère et moi avions l'habitude.

C'était ainsi.

L'été, mes parents nous envoyaient en vacances en Corse, mon frère et moi. Nous allions à Soccia dans la famille de mon père, chez un vieil oncle plutôt pittoresque qui avait une barbe jusqu'au nombril. Tous les soirs il y avait la réunion des jeunes du village, nous nous retrouvions aux « Quatre Chemins » et nous faisions un feu de bois. Nous arrivions chargés des victuailles que nous avions chapardées de-ci de-là, des volailles, des légumes, que nous faisions griller. Un soir, mon frère s'est fait courir après par le propriétaire d'un lapin destiné à notre dîner, qui était en fait une lapine. Il l'a lâchée, de toute façon nous ne l'aurions pas mangée. Une autre fois, nous avons volé un porcelet, ce qui était plus compliqué et plus dommageable bien sûr. Le propriétaire a porté plainte. Les gendarmes sont venus. Personne n'a parlé aux gendarmes, ni les adultes, ni les jeunes. C'était l'omerta… il n'y a donc pas eu de sanction !

Je me souviens avoir été courtisée par deux corses, qui se sont battus pour savoir lequel des deux allait me faire la cour. J'ai trouvé cela extraordinaire et très romantique. Cela ne m'est d'ailleurs jamais plus arrivé ! Je n'ai pas assisté au combat, mais j'en ai eu des échos. Celui qui l'a emporté s'appelait Dominique. Il a essayé de me séduire au bal du village, qui avait lieu le samedi. L'un des habitants jouait

---

premier à posséder cette caractéristique en France. Ces appareils furent exploités principalement sur la ligne Paris-Alger et vers la Corse. Ils furent ensuite utilisés comme avions cargo jusqu'au début des années 1970. Source : aviationsmilitaires.net

[2] Le gisement d'Hassi R'Mel est le plus grand gisement de gaz naturel d'Algérie et du continent africain. Découvert en 1956 par la Compagnie française des pétroles Algérie, il représente encore le quart de la production de gaz du pays. Les installations construites autour de Hassi R'Mel sont la plaque tournante de l'industrie gazière algérienne : en plus de la production du gisement lui-même, elles centralisent le gaz produit dans d'autres régions d'Algérie, comme le gaz associé d'Hassi Messaoud. Source : Wikipédia

de l'accordéon, l'autre de la guitare, tout de suite cela faisait un orchestre. Et nous dansions. Nous passions des soirées vraiment extraordinaires.

C'est d'ailleurs là que mon frère a eu ses premiers émois, il s'était saoulé et n'arrêtait pas de chanter. Je lui disais : « Attention, nous allons nous faire remarquer ». Et cela le faisait rire.

Ce sont des souvenirs de vacances magnifiques, des souvenirs de liberté. Ma mère était à Cannes, séparée de mon père qui nous emmenait en Corse mais ne restait pas. Nous y séjournions toutes les vacances. Puis nous retournions à Alger. Et la vie reprenait son cours…

Je n'ai pas de souvenirs précis des années qui ont précédé les événements en Algérie. Mon père ne voulait pas que nous sortions dans les endroits fréquentés par les étudiants. Je me souviens d'être allée au bar l'*Otomatic*[3] où se retrouvaient tous les jeunes. Ce bar tenait son nom au fait qu'il y avait des distributeurs automatiques de sandwichs pour 1 ou 2 Francs. C'était l'un des tout premiers bars à avoir sauté en 1957 après que des bombes à retardement y aient été déposées.

S'appeler Susini nous valait régulièrement des problèmes car il y avait un jeune étudiant qui s'appelait Susini comme nous, qui était président de l'Association générale des étudiants d'Algérie, favorable à l'Algérie Française, et qui avait été impliqué dans l'organisation de barricades suite à la mutation en métropole du Général Massu[4]. Ortiz, Lagaillarde, Susini : les journalistes les appelaient communément « Les 3 des barricades ». S'appeler comme l'un d'eux compliquait bien évidemment les choses…

---

[3] Alger, samedi 28 janvier. Trois bombes à retardement ont explosé vers 17 h30 presque simultanément à la brasserie *Otomatic*, 2, rue Michelet à *La Cafeteria*, 1 ter, rue Michelet, et à la brasserie *Le Coq-Hardi*, 6, rue Charles-Péguy, établissements situés à quelque 100 mètres l'un de l'autre, dans le quartier des facultés, l'un des plus fréquentés de la ville, surtout en fin de semaine. Les engins, d'un modèle plus petit que ceux utilisés en octobre à *La Cafétéria* et au *Milk-Bar*, semblent cependant puissants. La foule, surexcitée, prit à partie un jeune homme, Ahmed Bengana, reconnu comme musulman. Il fut si gravement malmené qu'il est mort à l'hôpital. Fils d'une Française de souche et d'un honorable industriel musulman, la victime, supporter de l'équipe de Reims, se trouvait à la brasserie, siège de l'Association des amis de Reims.
Source : archives du journal Le Monde – Edition du 29/01/1957

[4] Le 19 janvier 1960, a lieu à Alger une manifestation au cours de laquelle une partie des Français d'Algérie manifeste son mécontentement face à la mutation en métropole du général Massu sur décision du président Charles de Gaulle. Du 24 janvier au 2er février 1960, Jean-Jacques Susini, président de l'Association générale des étudiants d'Algérie, Joseph Ortiz patron du bar algérois *Le Forum* et Pierre Lagaillarde, député d'Alger, tous partisans de l'Algérie française, contribuent à l'organisation de « la semaine des barricades ». Des barricades sont dressées rue Michelet et rue Charles Péguy. Cette semaine, qui marque une escalade des partisans de l'Algérie française, fait plusieurs morts parmi la foule et parmi les forces de police. Les meneurs sont arrêtés et jugés par un tribunal militaire en Métropole. Le procès dit « des Barricades » se tient à Paris au mois de novembre 1960. Les accusés Pierre Lagaillarde et Joseph Ortiz, mis en liberté provisoire pour la durée du procès, s'enfuient à Madrid où ils fondent l'OAS en décembre. Source : Wikipédia.

À chaque fois que je passais une frontière, on me demandait si j'étais la sœur, ou la femme, ou la cousine de Jean-Jacques Susini. Je répondais invariablement : « En Corse, vous savez, les Susini, vous secouez le châtaignier… et il en tombe plein ! ».

Mon frère n'arrêtait pas de courir autour des barricades, toute cette effervescence l'intéressait. Le foyer où je logeais n'était pas loin de la rue d'Isly[5], il allait voir ce qui se passait. J'avais peur pour lui.

Mon père nous faisait promettre de rester à l'écart de cette agitation, nous savions qui si tel n'était pas le cas il nous faudrait quitter Alger. Nous avons donc continué d'étudier et de vivre notre vie du mieux que nous le pouvions dans ce contexte qui nous dépassait, contre lequel nous ne pouvions rien.

[…]

MYRIAM BRUN-CAVANIÉ
...biographe

[5] La fusillade de la rue d'Isly, appelée aussi le massacre de la rue d'Isly, a eu lieu le 26 mars 1962 devant la Grande Poste de la rue d'Isly (dont le nom commémore la bataille homonyme ; aujourd'hui rue Larbi Ben M'Hidi à Alger. Ce jour-là, des Français, civils non armés, favorables à l'Algérie française, manifestent et sont décidés à forcer les barrages des forces de l'ordre qui exerçaient un blocus du quartier de Bab El-Oued en état de siège et fouillaient avec violence les habitations (saccages, morts) à la suite de la mort de sept appelés du contingent, tués par des éléments de l'OAS au cours d'un accrochage. La foule des manifestants est mitraillée durant une quinzaine de minutes par des tirailleurs algériens de l'armée française. Le bilan est de plusieurs dizaines de morts et 200 blessés. Le fait déclencheur de ce massacre n'a jamais été éclairci. C'est pour beaucoup d'historiens un des exemples les plus marquants de la censure pratiquée pendant la guerre d'Algérie. Source : Wikipédia.